

La Noce

ET

L'Enterrement

LA NOCE

Louisa Baudry, 56 ans. Adélaïde Nabeur, 40 ans. Le Conducteur. Plusieurs Voyageurs, personnes muets.

Mme Adélaïde Nabeur en grande toilette, avec un chapeau qu'elle étrenne ce jour-là et qui est du plus mauvais goût, à pris place au fond du tramway qui va de la gare de l'Est à Montrouge; plusieurs voyageurs ont fait comme elle et la voiture a reculé pas mal de clients sur sa route.

Adélaïde.—Bonjour, madame Baudry! Louisa.—Bonjour, madame Nabeur!

Adélaïde.—On peut dire que c'est une heureuse coïncidence! Je parie que vous allez à la noce du fils Fauvet!

Louisa.—Tout juste! Adélaïde.—C'est une belle fête, n'est-ce pas, à Saint-Pierre?

Adélaïde.—Moi, je suis allée à la fête de chez moi à la tête de ligne; du faubourg Saint-Martin il y a pas loin à aller pour trouver la gare de l'Est. Mais, dites-moi, vous vous êtes mise en robe pour cette noce-là? Mazeret! Vous en avez une toilette!

Louisa.—N'est-ce pas, ma chère, qu'elle fait son petit effet? Je me suis rien fait faire de neuf, j'ai trois ans que j'ai cette robe, je me la suis fait arranger par la première communion du petit Mouchard, le fils de notre concierge; comme nous sommes des seules bottiques de la maison et que nous étions invités au dîner, j'avais besoin de paraître, alors je me suis fait faire la robe-là; mais on a si peu d'occasion de sortir...

Adélaïde.—C'est comme ça qu'on est dans les affaires! J'ai fait retaper une robe que j'avais depuis six ans; nous nous sommes cotées de chez nous une petite ouvrière très bon marché travaillée à la perfection. Louisa.—C'est vrai, vous avez l'air de vous être fait habiller par une couturière de la rue de Paix. Vous me donneriez son adresse, à votre couturière? Le Conducteur.—Places, s'il vous plaît! Louisa.—Tendant une pièce d'un franc.

Le Conducteur.—Parbleu! Il rend la monnaie et Louisa en passe l'inspection sou à son! Oh! vous pouvez regarder, j'ai pas l'intention de vous voler.

Adélaïde.—Ils sont grossiers, les conducteurs d'omnibus! Louisa.—Ne m'en parlez pas! A propos, savez-vous qui épouse le fils Fauvet?

Adélaïde.—Je me suis laissé dire que c'était une fille au sac! Louisa.—Il en est bien capable! En attendant, c'est bien malheureux de voir un mariage comme ça! J'y vais parce que les Fauvet sont de bons clients et que mon mari n'a pas le temps de se dérangé de ses affaires aujourd'hui, mais c'est la mort dans l'âme.

Adélaïde.—Pourquoi? Louisa.—Parce que c'est plutôt triste! C'est un petit gradin, ce fils Fauvet, il a fait les quatre cents coups. Et si la jeune fille a de la galette, ça ne travaillera pas.

Adélaïde.—Ça c'est vrai, pourtant, ça ne vous rend pas le cœur joyeux. Louisa.—On a plutôt envie de pleurer, et si ça n'était pas pour voir un peu les toilettes, je ne me serais pas dérangée.

Adélaïde.—Ce sera notre consolation.

Philippe Laridon, 50 ans. Auguste Trégaït, 45 ans. Le Conducteur. Plusieurs voyageurs, personnes muets.

Sur le même tramway, Philippe est monté sur l'impériale à la tête de ligne; Auguste a saisi la rampe au passage du tramway sur le boulevard de Strasbourg et Philippe qui l'avait reconnu d'en haut lui fait des signes quand péniblement Auguste Trégaït a terminé son ascension. Je dis: péniblement, car ce brave homme est doté d'un volumineux bedon.

Philippe.—Eh! pssit! par ici! Trégaït! Une place! Auguste.—Soufflant comme un phoque!—Fouu! Fouu! Fouu! Tiens, Laridon! Ça va bien, Laridon!

Philippe.—Comme vous voyez! Auguste.—Qui vient de tomber comme une masse sur la banquette!—Oh! là! là! On a du mal à se caser sur ces satanés tramways! Philippe.—Surtout lorsque comme vous en en gros à trimballer!

Auguste.—Avec un coup d'œil interrogateur.—Vous y allez? Philippe.—Oui; vous aussi, probablement!

Auguste.—Je ne peux pas faire autrement. Moulard est un de mes bons amis. Philippe.—De quoi est elle morte, sa femme? Auguste.—On n'en sait trop rien, elle traînait depuis longtemps, une maladie de langueur probablement. Vous savez que je vais tout droit au cimetière.

Philippe.—Moi aussi; j'ai une habitude moi, quand je vais aux enterrements, je me prive toujours du plaisir de suivre tout le bataillon, je vais directement au cimetière. Parce que moi, à vous parler franchement, je ne devrais pas dire ça, mais entre amis ça n'a pas d'importance, les enterrements, je considère ça comme une partie de rigolade. Auguste.—Allons donc! Philippe.—Oui; ça me donne une occasion de sortir, je suis pris au bureau toute la semaine; quand j'ai la veine de recevoir un billet de faire part, je le montre à mon chef, je dis que c'est de ma famille, il ne me

refuse jamais d'y aller, ça me fournit l'occasion de prendre mon après-midi. Je n'ai pas déjeuné.

Auguste.—Moi non plus. Philippe.—Comme ça se trouve! Le conducteur.—Allons! allons! quand vous aurez fini de vous raconter vos petites histoires! Vlà un quart d'heure que j'attends après mes places!

Auguste.—C'est bon, ne vous fâchez pas! Prenez deux places! «Il lui tend une pièce de cinquante centimes.»

Philippe.—Mais pas du tout, je vais payer! Auguste.—Laissez donc! c'est ma tournée!

Philippe.—Vous me permettez de vous offrir l'apéritif alors! Le conducteur.—Si vous allez jusqu'au bout vous avez l'droit d'inviter!

Philippe.—«hausse les épaules.»—«Quel sans-gêne!» («Le conducteur regagne la plate-forme»). En somme, je considère les enterrements comme les meilleurs moments de mon existence.

Auguste.—Chacun prend son plaisir où il le trouve! Philippe.—C'est sans forfanterie que je vous dis ça; ces jours-là je mens tout léger d'avoir un peu de liberté; aussi, chaque fois que je fais une nouvelle connaissance, je lui donne toujours mon adresse en priant la personne de ne pas manquer de m'inviter chaque fois qu'elle perd un membre de sa famille; j'ai absolument besoin de distractions. Si jamais un accident vous arrive dans votre famille, ne me ratez pas, invitez-moi!

Auguste.—Je crois que je vous ferai ce plaisir-là, la semaine prochaine; il y a un oncle de ma femme qui est bien bas, il a une pneumonie carabinée, et nous aurons une petite promenade à faire au Père-Lachaise.

Philippe.—Allons! tant mieux! («Et le tramway continue sa route avec son chargement.»)

Malgré l'invasibilité de ce récit, je le garantis authentique. La princesse Olga Krijanowska, belle Russe qui vit la première neige sur les bords de l'Ontario en 18... (soyons galant) est plutôt sur le retour.

Elle habite depuis plusieurs années dans ce coin paisible et provincial du Marais, dont la rue Pavée est le plus bel ornement. Lors de son emménagement, ce fut une curiosité folle dans l'arrondissement entier!

Les commères de la maison—et les autres—voyant défiler sous leurs yeux ronds de convoitise étonnée, des meubles luxueux et inconnus—pour elles—en défrayaient leurs conversations pendant une bonne quinzaine.—Quel était cette femme? Interrompait une feuilletoniste du «Petit Journal».

Quel est donc ce mystère? chantonnaient un habitué de l'Opéra-Comique. On chercha, s'enquit et... en fin de compte, on ne parvint à rien découvrir! Tout d'abord, nos bonnes gens battirent froid à la dame du 18 [à la Russie]; les locataires de la maison se tiurent sur la défensive, passant à côté d'elle sans la saluer. D'où venait-elle? Savait-on? Les bonnes cherchaient bien à

faire jabolter la camériste Trofka, lorsqu'elle la rencontrait chez un fournisseur, mais celle-ci, bien stylée, souriait, saluait, et sortait.

Bret, comme rien dans la conduite de la princesse n'était anormal, il fallait bien se résigner à n'en pas savoir plus long.

Sur ces entrefaites, grand tapage dans les journaux parisiens: on annonçait avec fracas l'arrivée prochaine des marins de l'équipe russe et les préparatifs fous qu'on faisait en leur honneur.

A cette nouvelle, l'herboriste du 24, en empaquetant de la mauve, s'écria un beau soir:—«Hermandad! [c'était sa femme] j'y pense! si la princesse du 18 était une amie du Tsar...»

—«Eh bien, après! —Comment après? mais si elle l'est... nous ne pouvons pas, alors que la France entière se remue pour recevoir les représentants de la Patrie-Sœur... nous qui avons la veine de loger près d'une de ses enfants, nous ne pouvons pas rester passifs... il faut absolument que la rue Pavée donne—et elle donnera.»

—«Tu as raison, Eugène, vois, mets-toi à la tête de quelque chose... ça te fera peut-être avoir la croix d'officier d'Académie.»

—«Laisse-moi faire et tu verras.»

Moins de huit jours après, une soirée dansante fut organisée par les soins des principaux boutiquiers du quartier, en l'honneur de la princesse Olga Krijanowska, dans les grands salons de l'Institution Martzloff (un vieux cosaque qui apprenait le français aux gosses maraîchiers).

Des invitations sur papier glacé, représentant dans le coin du haut, à gauche, drapeaux français et russes enlacés, avaient été envoyées à tout les gens «bien» de l'arrondissement.

La fête s'annonçait superbe, le magasin de nouveautés «Les toiles du Nord» avait expédié calicot et percale pour tenturer les murs sans compter les ornements; la fleuriste du passage avait fourni les arbustes, le papeterier de la rue des Francs-Bourgeois, qui jouait de l'alto au théâtre Voltaire, était chargé de l'orchestre; le charcutier de la rue des Archives offrait mille sandwiches, à condition de lire sur les invitations: Lunch de la maison Fourmont... bref, ce devait être très réussi et si après nous ne ciments pas l'alliance!

La princesse ignorait complètement la soirée dont elle était l'héroïne.

On avait tenu à lui faire une surprise et, ce qui vous paraîtra extravagant d'inouïsme, c'est que le secret fut gardé. Par exemple, une question grave: Qui serait chargé d'inviter la princesse? Qui choisir? Quel cas embarrassant!

Un homme marié... n'osait à cause de sa femme; un jeune homme, c'était été inconvenant... un veuf, mais il n'y en avait qu'un dans le quartier. On se décida pour un divorcé, nommé Laroue, ou lui devait bien ça! le comité l'ayant froissé en rejetant, comme étant impraticable, sa proposition d'organiser au milieu du bal, histoire de laisser respirer les dames, une course de bicyclettes.

bazar acheter une petite casserole à 0 fr. 85. Sans doute pour le chocolat natal.

Et, comme après avoir masé un peu devant le rayon de la parfumerie, elle se disposait à rentrer, il lui barra le passage.

—«La princesse Olga Krijanowska veut-elle me permettre de lui adresser deux mots?»

—«Mais oui! donc déjà!»

—«Voici, c'est une surprise, et je vais vous dire tout de suite, sans lambliner, de quoi il retourne. Nous avons pensé quelques notables commerçants et moi de fêter la Russie à notre façon. Les officiers n'ayant pas sur le programme des plaisirs parisiens à arrêter au Marais, nous avons décidé de donner un bal en votre honneur. Les autres quartiers auront la Force, nous nous aurons la Grâce.»

Et content de son mot, Laroue se gonfla.

—«Mon Dieu! répondit la belle Kalméncke, je suis très impressionnée par cette invitation qui honore mon cher pays en mon humble personne, mais vraiment je ne puis pas... je ne dois pas accepter... je n'ai aucun titre pour représenter...»

—«Oh! madame! Et, comme Laroue tournait son chapeau en ses doigts tremblants et que piteux était son air, la gracieuse septentrionale fit brusquement:—«Eh bien, soit, j'accepte! ce ne serait pas jolies à moi de vous refuser une chose... qui dans le fond me séduit beaucoup.»

—«Ah! merci! Et Laroue, dégoûté, ajouta en ardoissant le bras. —«Alors, venez!»

—«Ouï, on vous attend. —«Comment! à présent! —«Oui, tout de suite. —«Vous n'y songez pas? je croyais que c'était dans quelques jours, moi... je me serais préparée... mais à l'instant c'est impossible!... je n'ai pas de toilette à me mettre... oh! non! ce n'est pas possible. —«Puisque c'est une surprise! Nous savions que vous ne vous attendiez pas. Si vous arrivez en grand apparat, l'effet serait moaque. On dirait que nous sommes de connivence. Non, non, venez comme ça.»

Dans le Nord, on aime assez l'étrangeté, la séduisante Olga, après s'être tâtée un moment elle-même, l'égoïste, regarda Laroue et éclata de rire, lui dit:—«Alors!»

Mais le couple franco-russe n'avait pas fait deux mètres vingt-cinq que la princesse poussa un cri:—«Ah! mon Dieu!... et ça? —«Quoi! —«Ma casserole. —«Quelle casserole! —«Celle-ci que je viens d'acheter au bazar... je ne peux pas l'emporter au bal. Si j'allais la déposer chez moi. —«Oh! nous n'avons pas le temps! Songez donc que les notables doivent commencer à s'impatienter. Arrivés à l'Institution Martzloff, illuminée à giorno, devant les domestiques alignés au vestiaire, la douce Krijanowska n'osa pas se débarrasser de son ustensile de cuisine.

Donnant toujours le bras à Laroue, elle fit son entrée au bal, sa petite casserole dans la main. A peine le couple si impatientement attendu fut-il en vue que de mille plumes partit ce cri:—«L'hygiène! l'hygiène!» Et le petit papetier-alto attaché à la première mesure du chant national aux cris répétés de Vive la Russie!

Les principaux notables, les plus forts souscripteurs, vinrent baiser la main droite de la reine de la soirée.

On la conduisit au buffet abondamment peuplé de salades [russes naturellement], de caviar et autres produits locaux; puis les danses commencèrent; au «Beau Danube Bleu» succéda la «Zarine», que dansèrent Olga et l'herboriste.

Pendant que ce couple était mangé des yeux par toute la salle en ébullition, on entendait un chuchotement courir le long des banquettes et dans les groupes chorégraphiques.

—«Tient... tient... elle tient... qu'elle tient... ce qu'elle tient!»

On cherchait à percer le mystère, mais un seul possédait la grille indispensable: Laroue. Ce dernier embêté d'avancer le contenu de ce petit paquet bizarre dont la princesse n'avait voulu se séparer à aucun prix, eut soudainement un éclair génial:—«Ça, dit-il, c'est la casserole!»

—«Quelle casserole! —«Comme vous ne savez pas... c'est [drôle comme on est ignorant en France des usages étrangers]... mais toutes les femmes du monde en Russie ne vont jamais au bal sans une petite casserole... C'est la mode, là-bas!»

Et, tournant sur lui-même, il disparut.

Alors, peu à peu, les groupes se dissimulèrent, la foule fut moins grande, même on put danser sans écraser trop d'orteils.

Les notables, croyant que le public désertait leur bal, commençaient à se regarder inquiets, pâles, n'osant se dire:—«Dites donc... est-ce que notre fête serait une veste? ça se présentait bien, cependant, tout à l'heure... qu'est-ce qu'il leur a pris!»

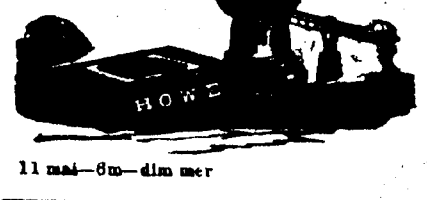
Lorsque, insensiblement, la foule recommença à se faire grouillante, l'animation plus vive, au grand plaisir du comité. Mais, ô la plus bizarre des choses, chaque danseuse et même chaque femme tenait en sa main gauche un paquet de dimensions diverses... papier de couleurs diverses... Rens... pris, c'était des... usuelles!

Buvez la «Sparkling Abita Water», \$1.60 la douzaine de bouteille livrées à domicile.

Ces cafés donnés gratuits. Rendez à votre épicière dix canettes vides et recevez-en une pleine de café, gratuitement. New Orleans Coffee Co. Limited.

C'est ne s'applique qu'au commerce de la Nouvelle-Orléans seulement.

E. J. LOUPRE, 233 rue Decatur, SEULE MAISON FRANÇAISE. Articles Divers pour Epiciers. BALANCES DE HOWE.



Collège Soulé, 602 rue St-Charles. Et de se Préparer au Succès dans les Affaires.

Et de se Préparer au Succès dans les Affaires. SOUS LE JOUR ET LE NOIR. COUVERT TOUTE L'ANNÉE. Plus de 14,000 étudiants ont été formés au Collège Soulé.

40 BOUCHES IMPORTANTS. THE TEXAS AND PACIFIC RAILWAY. Aucun Changement Nord de Chars AT TEX.

CES CAFÉS DONNÉS GRATUITS. RENDEZ A VOTRE ÉPICIER DIX CANETTES VIDES ET RECEVEZ-EN UNE PLEINE DE CAFÉ, GRATUITEMENT. NEW ORLEANS COFFEE CO. LIMITED.

elle librement! Pauline Warth souffrait-elle autrement que dans son corps, de la sensation déjà atténuée, du coup reçu!

L'ordre du maître qui la chassait sans retour, alors qu'elle aimait ce maître d'amour lui apportait-elle le désespoir, d'une séparation!

Après dix minutes au moins, sans bouger, regardée par les passants devenant rares, interpellée même en sordaine, ses pieds se détachèrent du trottoir. Elle traversa la rue et se mit à marcher, à marcher avec des pas raides d'automate, comme quelqu'un qui veut s'étourdir, se briser par un exercice forcé, ou qui va sans savoir, dans un mouvement déambulatoire, machinal.

Feuilleton. L'Abcille de la N. O. LE Calvaire d'Agnes. PAR SIMON BOUBÉE. DEUXIÈME PARTIE. Le roi des camelots.

Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve. LE MEILLEUR REMÈDE AU MONDE POUR LES ENFANTS EN DENTITION. Un Remède Ancien Mis à une Heureuse Epreuve. DEPUIS PLUS DE SOIXANTE ANS.